

N° 754

⌘ DIMANCHE 14 MAI 1911 ⌘

Prix : 15^c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

⌘ 146, Rue Montmartre, PARIS (2^e) ⌘



et des Aventures de Terre et de Mer



La
Montagne des Cloches
par J.-A. SPRING

La belle Comanche tomba morte auprès de Fa-ka-huilt, alors la montagne s'entr'ouvrit engloutissant Fetemeka dont le geste tragique avait déchaîné l'effroyable cataclysme.

N° 754.
(Deuxième série.)

Ce Numéro contient LA VIE D'AVENTURES Supplément Mensuel
dans lequel paraît un récit complet inédit **La Trahison de la Tigresse** Prime Gratuite offerte à tous les Lecteurs
par RENÉ THÉVENIN

N° 1766
de la collection.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Étranger..... 3 fr.

SIX MOIS
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Étranger..... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Étranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE MAI

NOTICE EXPLICATIVE

Dans chacune des quatre séries de ce concours, il s'agit de trouver, non pas écrits avec leur orthographe, mais donnés par la consonnance, des noms très connus d'animaux d'espèces diverses. Par exemple, dans cette phrase : « La bête braie, me lance une ruade, et tourne autour du piquet dont elle n'a pu se dégager parce que les domestiques l'y ont bien attachée », on aurait les noms d'un poisson, d'un oiseau, d'un insecte et d'un fauve : brème, étourneau, puce, lion.

Certains noms se présenteront à plusieurs reprises; mais il faudra les prendre seulement la première fois qu'ils seront dans le texte, et ne plus les reproduire. Vous obtiendrez ainsi un certain nombre de noms différents d'animaux dont vous voudrez bien nous envoyer la liste, établie dans l'ordre, quand aura paru la quatrième et dernière série et en mentionnant en tête de votre envoi d'une manière très apparente vos noms et adresse ainsi que le nombre total des noms d'animaux que vous aurez trouvés.

L'AFFAIRE GOUROUX-HOQUET

2^e série. — Mais voilà le chiendent : mon rasoir qui est tombé, casse; il a glissé de ma table de toilette sans que je l'aie pu retenir. Allez, le coiffeur ne me sourit guère et me paraît une utopie : il vous écorche en se pressant, ou tarde trop à vous opérer, ce qui me ferait manquer l'affaire. Bah ! je me présenterai avec ma barbe au tribunal, et ne me raserai que ma mission accomplie. Faisons diligence, et rondement filons.

Je ne vous ai pas encore présenté Gouroux et Hoquet. Ce dernier, vieillard sympathique, est mon propriétaire et aussi celui de Gouroux, un drôle coiffé à la Capoul, adonné au cocktail et autres boissons du même acabit, chenapan de la pire espèce, au visage glabre, bizarre, comme on doit en voir à Cayenne, faisant des dépenses folles depuis qu'il a, soi-disant, bénéficié d'un héritage dont toujours le faux compère cache l'origine probablement louche. Le destin l'a marié selon ses mérites.

MARCHE A SUIVRE

Voir dans le numéro du 7 mai la liste des prix de cet attrayant concours qui sera clos avec la 4^e série publiée dans le n° du 28 mai.

Les solutions des 4 séries devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 5 juin adressées sous enveloppe affranchie à M. Henri BERNARD, Service des Concours, 146, rue Montmartre, Paris (2^e), et accompagnées des 4 bons de concours

figurant au bas de la dernière page de nos numéros de mai. Nos abonnés pourront se contenter d'envoyer au lieu de ces bons leur bande d'abonnement.

Les solutions et le palmarès paraîtront dans le numéro du 9 juillet.

Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils ne doivent adresser à M. Henri BERNARD aucun mandat-poste ni aucune correspondance étrangère aux concours.

Notre Prochain Récit

DANS HUIT JOURS

nous commencerons la publication d'un nouveau

GRAND ROMAN D'AVENTURES

LES COUREURS DE LLANOS

par
HENRY LETURQUE

Illustrations de TOFANI

Les « Coureurs de Llanos » ce sont les pirates du désert vénézuélien, qui dans les plaines ainsi nommées, coupées de marécages, de bouquets de palmiers, de vastes étendues de buissons, assaillent et détroussent les voyageurs. Henry LETURQUE, qui fit déjà connaître à nos lecteurs *Les Bandits de la Cordillère*, va leur conter les exploits des brigands des bords de l'Orénoque.

LE SUPPLICE DU BAIN DE LA POULE
LA TERREUR DES CAIMANS
L'ÉVASION DU LAZARET
LE TORPILLEUR 17
LE PENDULE VIVANT
LA CASCADE DE LA MORT
LE SERMENT DU CURARE
LE COMBAT DE L'AGOUTI
SOUS LES PINCES DES GÉCARCINS
HAINE DE BASQUE
UN HOMME EN CAOUTCHOUC

tels sont les titres des principaux épisodes de ce passionnant roman, fertile en incidents imprévus et en émouvantes péripéties.

La Montagne des Cloches de à Hermosillo

Tout le long de la lisière occidentale de la ville de Hermosillo (la belle), la capitale de l'État mexicain Sonora, s'étend une longue rue étroite appelée la rue Carmel ou Carmen. Elle commence près de l'église dédiée à ce saint. Immédiatement sur le bord oriental de la rue, s'élève une montagne ou colline rocailleuse dont la cime atteint une hauteur de quatre cents mètres à peu près. Cette élévation est sans doute le produit d'une éruption volcanique, puisque tous ses rochers, ainsi les innombrables pierres, parsemées sur toute sa surface, émettent, quand on les frappe avec un outil de fer, le son métallique de la lave jetée par les volcans. La montagne est presque entièrement dépourvue de toute végétation. Seulement dans quelques fentes, où le ravage des années a changé les pierres en sable, et où des oiseaux passagers ont déposé des semences, trouve-t-on quelques broussailles ou herbes chétives.

Autrement, toute la montagne est un monceau de rochers formant des précipices, des cavernes, des fentes et des crevasses, qui offrent de grandes difficultés à celui qui essaie de monter à la cime.

Cette montagne est connue dans la région sous le nom « El cerro de las campanas » (La montagne des cloches), parce que, de temps en temps, il en sort des sons aussi étranges que variés. Parfois l'on

croit entendre la sonnerie des cloches dans le lointain, parfois la musique solennelle d'un orgue. Quand une brise légère vient du côté de la mer, la musique de la montagne ressemble aux sons d'une flûte dont la force va diminuant jusqu'au murmure suave de la cithare des Tyroliens.

J'avais fait plusieurs visites à Hermosillo et exploré la montagne sans pouvoir jamais découvrir la cause de ce phénomène lorsque, à mon dernier voyage, on m'indiqua un Indien qui, à défaut d'explication scientifique, racontait une assez curieuse légende, ou tradition de sa tribu, relativement à cette montagne.

Je m'empressai de lui rendre visite à la ferme où il était employé sur les bords de la rivière Sonora. On l'appelait Manuel Sahuaripa. C'était un homme brunâtre à la chevelure longue, noire et épaisse, de forte taille et aux traits intelligents, parlant l'espagnol fort couramment, mais avec cette déviation de la grammaire habituelle à tous les Yaquis, qui consiste à placer presque invariablement l'article défini masculin devant un substantif féminin et vice-versa.

Après avoir dit à Manuel le renseignement que j'attendais de lui, je lui offris des cigarettes. Il en alluma une et, après m'avoir regardé longtemps en silence, commença ainsi :

« Ay señor, ce que je sais sur les voix¹ singulières qui sortent de cette montagne est fort étrange, merveilleux même. Je n'aime pas à en raconter l'histoire au pre-

¹ Manuel, en parlant des sons harmonieux, faisait invariablement usage des mots : « Las voces ». (Les voix). Le lecteur en trouvera la raison dans le contenu de son récit.

mier venu, parce qu'il y a des personnes inconsidérées qui se moquent de moi et de mon récit.

« Mais je sais que ce que je vais vous dire est la vérité. C'est aussi sûr comme le fait que nous voyons le soleil, ces arbres et les oranges qui luisent entre les branches. Mon père fut tué par les Apaches dans la Sierra-Madre, quand j'étais jeune encore, et je fus élevé par mon grand-père, qui descendait en ligne droite, par des générations sans nombre, d'une ligne de Caciques héritiers (Cacique-Moctezuma, grand chef qui gouvernait une nation ou bien une tribu très nombreuse d'Indiens descendant des Aztecs). Lui-même m'a raconté mainte et mainte fois les événements que je vais vous relater

« Vous voyez là-bas la montagne dont sortent les voix mystérieuses. Maintenant ce n'est qu'un grand monceau de rochers; mais il y avait un temps dans les siècles passés, quand ce tas de pierres était une belle colline verte, entourée de vallées emplies d'arbres, de buissons, de fleurs et d'herbes dans laquelle pâturaient des troupeaux de bétail gras. La saison des pluies, dans ce temps-là, était plus régulière et abondante; et la rivière que vous venez de traverser n'était jamais à sec. Notre nation était riche et puissante et aussi nombreuse que les grains de sable sur les bords du golfe à Guaymas. Notre peuple creusait la terre et en retirait de grandes quantités d'argent; ce métal était alors aussi abondant que le sont aujourd'hui le cuivre et le fer. Notre Moctezuma était un grand guerrier, haut de taille, fort et courageux comme l'ours, rusé comme le renard. Sa vue pénétrait la distance comme l'œil de l'aigle; aucun de ses sujets n'aurait pu courber son arc, ni manier sa lance. Il faisait sa résidence d'un palais bâti sur le sommet de la colline. A l'entour se trouvaient les habitations de ses femmes. En face du palais pendait une plaque ronde d'argent, grande comme la roue d'une charrette et forgée à froid jusqu'à la minceur d'un plat d'étain. Quand le monarque frappait cette plaque de son poing puissant, les sons s'en propageaient au loin et appelaient ses sous-chefs qui demeuraient sur les côtés de la colline, formant un grand cercle. Il n'existait pas de Moctezuma plus puissant que Fa-ka-huitl, qui était alors le monarque absolu de tous les Yaquis, et avait soumis toutes les tribus voisines par la force de ses armes. Toutes les femmes yaquis étaient fort industrieuses. Elles travaillaient en dehors des soins du ménage, au tissage d'étoffes de coton, et de nattes de jonc; elles faisaient elles-mêmes toute la vaisselle pour la cuisine, et tressaient des corbeilles avec les branches de saule pour y garder les récoltes de maïze.

« Malgré la grande puissance de notre nation, il existait un ennemi fort guerrier qui nous attaquait de temps en temps. Mon grand-père appelait cette nation hostile et voleuse les « Comanches ». Ils venaient de l'Est et du Nord et entraient sur les frontières de nos terrains avec la rapidité de l'é-

clair assassinant les habitants, détruisant leurs habitations et leurs récoltes, emmenant leurs femmes, les enfants et leur bétail. Dans les premiers temps, ils étaient toujours venus à pied, mais pendant le règne de Fa-ka-huitl, ils descendirent sur notre frontière du Nord montés sur des animaux légers à la course comme les oiseaux de l'air. Cela leur donna un grand avantage sur nous, surtout en terrain plat. Dans un combat d'homme contre homme, nous pouvions toujours les vaincre, étant fort supérieurs à eux en force corporelle; aussi avions-nous des armes bien plus formidables et des boucliers plus grands et massifs, impénétrables contre leurs lances et flèches légères. Aussi tâchaient-ils toujours d'éviter le combat, et arrivaient comme une tempête destructive qui vient et s'en va avec la vélocité de l'éclair.

« Ainsi arriva-t-il un jour qu'ils descendirent sur le bord droit de la rivière, venant de la Pimeria alta (maintenant le territoire Arizona des Etats-Unis). Près de la ville appelée maintenant La Madgolina, ils attaquèrent un village yaqui, surprenant les habitants au point du jour. Ils tuèrent presque tous les hommes, emportèrent les femmes et les enfants et emmenèrent tout le bétail, après avoir mis le feu aux huttes et aux récoltes. Deux hommes, qui avaient réussi à s'échapper du massacre général en apportèrent la nouvelle à Fa-ka-huitl. Celui-ci fut saisi d'une fureur terrible et fit serment au Grand Esprit Soleil de prendre une revanche sanglante.

« Immédiatement la grande plaque en face du palais impérial retentit avec toute la force que le poing puissant du Moctezuma put en tirer. Tous les chefs et sous-chefs se hâtèrent de s'assembler autour de leur souverain; les plus lestes coureurs furent envoyés dans tous les villages et leurs alentours, pour appeler aux armes les jeunes guerriers. Une expédition fut organisée, avec des meilleurs soldats de la nation. Fa-ka-huitl en personne se mit à leur tête pour entreprendre la longue poursuite qu'il déclara ne devoir cesser que lorsqu'il aurait atteint et puni les maraudeurs d'une manière exemplaire, dût-il les poursuivre jusque dans leur pays.

« De longues journées d'attente, d'incertitude et de crainte suivirent. Sur le toit de l'habitation de l'empereur, on avait érigé une tour d'observation, du haut de laquelle une sentinelle avait une vue étendue dans toutes les directions. On y entretenait un grand feu pendant la nuit pour servir de guide aux guerriers sur leur retour. Déjà deux mois avaient passé sans que l'on eût reçu la moindre nouvelle du sort de l'expédition, lorsqu'au point d'un jour fort clair, la plaque donna soudainement le signal d'alarme, répété à plusieurs reprises. Le vice-roi et sa suite se rendirent précipitamment sur le toit et virent... une petite troupe de Comanches venant droit vers eux au grand galop. Ce devaient être des Comanches, car malgré la grande distance qui les séparait encore des observateurs, ceux-ci purent distinguer clairement

les chevaux. Mais, peu à peu, cette distance diminua et l'on put enfin discerner les armements et les coiffures des cavaliers mystérieux. Leurs bonnets de guerre ne contenaient pas une seule des petites plumes blanches que les Comanches portaient en toupets entremêlés avec leurs cheveux, sur le haut de leurs crânes. Les hommes montés, qui s'approchèrent avec grande rapidité, étaient ornés de longues plumes raides de l'aigle et du faucon, qui formaient la coiffure des Yaquis. Lorsqu'ils s'approchèrent au pied de la colline, ils levèrent leurs lances en haut et en frappant les plaques d'argent, placées dans le centre de leurs boucliers, ils entamèrent le chant de bataille des Yaquis. Quelques minutes après, ils descendaient de leurs chevaux sur le sommet de la colline au milieu des leurs.

« Ay señor, les bonnes nouvelles qu'ils apportèrent! Fa-ka-huitl avait suivi les traces des maraudeurs, depuis le lieu de leurs atrocités, sans cesse, de jour et de nuit. Au bout de peu de jours leur poursuite les emmena sur des terrains plus élevés et, après quelque temps, les conduisit dans de hautes montagnes qu'ils eurent à traverser sur des sentiers étroits et rocailleux.

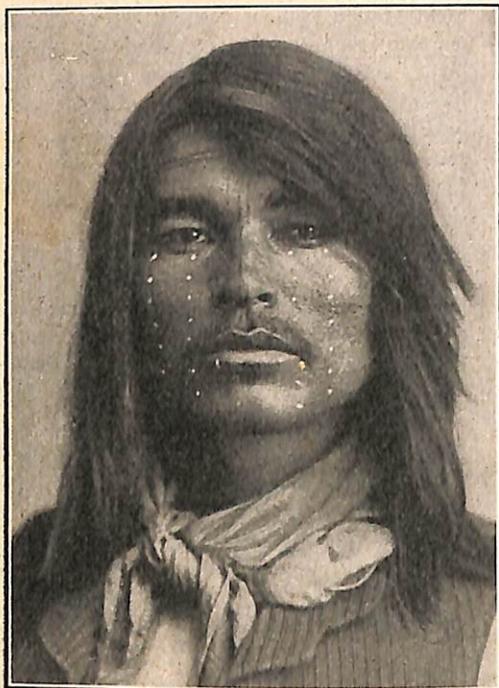
« Depuis le départ, des coureurs avaient suivi les Comanches sur leurs traces et marqué leur route de manière qu'il fût impossible de perdre leur piste. Ainsi, nous les suivîmes par toute la Pimeria Alta, où ils prirent la direction vers l'Est. Une fois entrés dans les montagnes de la grande chaîne appelée la Sierra-Madre, leurs chevaux ne purent plus soutenir la fatigue et les blessures des pieds, occasionnées par les sentiers pierreux. Arrivé près de la grande rivière (probablement le Rio-Grande de nos temps, qui débouche dans le golfe de Mexique), l'ennemi, complètement épuisé, fut obligé de s'arrêter et de nous faire face.

Notre attaque rapide et fougueuse pénétra leurs lignes au premier assaut. Devant nos longues lances et pesants machahuels, ils tombèrent comme le grain devant la faucille. Leur force fut presque exterminée. Nous reprîmes presque tous les nôtres qu'ils avaient emportés prisonniers, ainsi que quelques femmes et enfants comanches, et un bon nombre de chevaux.

« Il y eut grande joie dans toute la nation ce jour-là, et le régent fit porter la bonne nouvelle de la victoire aux villages les plus lointains habités par les Yaquis. Lorsque le gros des guerriers fut de retour il y eut une grande fête, et le lendemain, tous les prisonniers comanches, au nombre de cinquante femmes et enfants, furent distribués entre les familles principales des Yaquis.

« Fa-ka-huitl avait choisi une jeune fille d'une beauté remarquable, au teint beaucoup plus clair que le nôtre. Elle ressemblait en fraîcheur à un bouton de rose qui vient d'éclorre; sa taille était svelte, ses mouvements gracieux et agiles comme ceux d'une antilope; ses cheveux noirs

tombaient jusqu'aux genoux et ses grands yeux limpides et noirs vous regardaient avec langueur. On l'appela Lotumaia (la fleur du matin). Tout le monde l'adorait,



L'Indien Yaqui, Manuel Sabuaripa.

tout le monde, excepté Fetemeka, la première femme du Moctezuma, qui commandait le ménage de la maison impériale. Elle était déjà d'un certain âge et avait perdu les charmes de la jeunesse. Comme Lotumaia, selon ce que donnaient à entendre les autres prisonniers, était la fille d'un grand chef comanche, le Moctezuma la logea dans un appartement à part, avec une servante particulière, et ordonna qu'aucun travail servile ne lui fût imposé.

« Selon ses désirs, on lui fournissait les matériaux nécessaires pour construire des corbeilles, des coiffures ornées de plumes et des mocassins brodés de jolis dessins. Avec des roseaux et des boyaux de chat sauvage elle fabriqua une espèce de luth sur lequel elle accompagnait son chant mélancolique, presque lugubre.

« Fa-ka-huitl la visitait fréquemment et passait des heures entières, écoutant son chant et admirant les mouvements gracieux de ses petites mains. Le grand monarque, appelé souvent « le fougueux », devenait doux et docile en présence de cette captive charmante, à laquelle il enseignait avec une patience merveilleuse le langage des Yaquis. Fetemeka, dévorée par une jalousie amère, observait ces choses elle-même, et informée par ses espions des moindres gestes de son

époux. La belle Comanche avait vécu parmi les nôtres près de trois mois quand la grande calamité survint. Fa-ka-huitl avait été à la chasse depuis deux jours, lorsqu'il rentra vers la nuit et, chose inouïe jusqu'alors, sans apporter aucun gibier. Lotumaia avait été absente aussi, personne ne sut en quel endroit, mais elle était revenue pendant l'après-midi et s'était retirée chez elle. Lorsque Fa-ka-huitl arriva chez lui, fatigué, affamé et altéré, il se jeta sur un rouleau de peaux sèches devant la maison de sa femme Fetemeka et demanda qu'on lui apportât à boire et à manger. Son arc et sa lance étaient appuyés contre la paroi. Une vieille servante lui présenta d'une main tremblante un morceau de pain sec et une gourde d'eau. Irrité par un pareil traitement, il appela sa femme. A sa demande d'être servi des mets convenables à son rang et ses besoins, elle répondit d'un ton moqueur :

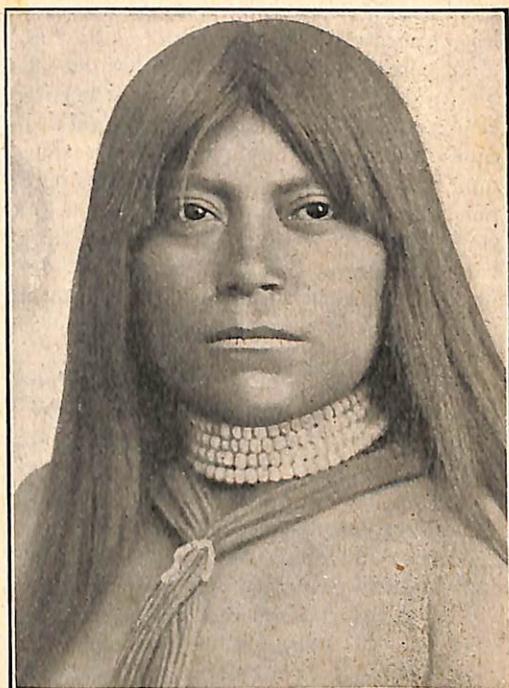
« Pauvre repas au pauvre chasseur ! »

« Dans ce moment Lotumaia accourut et plaça devant son vainqueur un ragoût savoureux, un pain frais et une gourde de Fez-win¹, odorant. Le Moctezuma, étendant la main pour recevoir ces vivres, s'adressa à la jeune fille en ces termes : « Chère enfant, ton cœur est bien plus tendre que celui de ma... »

« Il n'avait pas le temps de dire davantage. Comme une furie envoyée par le Mauvais Esprit, Fetemeka avait saisi la lance du roi et la plongea dans le cœur de la belle Comanche, qui tomba morte en étendant sa petite main vers Fa-ka-huitl. Celui-ci se jeta sur elle avec un cri pénétrant pour arracher la lance de la plaie. Mais c'était trop tard. Lotumaia rendit l'esprit dans un dernier tremblement de ses membres raidissants.

« Dans le même instant, un rugissement

la montagne commença à se soulever de tous côtés comme les ondes de la mer pendant une tempête; la tour sur le toit tomba par débris sur la terre; toutes les



Manuela, fille de Manuel Sabuaripa.

maisons s'écroulèrent, et le terrain s'ouvrit, formant de grandes fentes d'où s'échappèrent des colonnes de feu, de fumée et de pierres brûlantes engloutissant Fetemeka dont le geste tragique avait déchaîné l'effroyable cataclysme. Dans moins d'une minute, la belle colline verte devint le tas de pierres que nous voyons maintenant, et telle elle est restée. « Mais les voix ! ah les voix ! Avez-vous entendu ces sourds murmures que le vent du Nord nous amène jusqu'ici ?

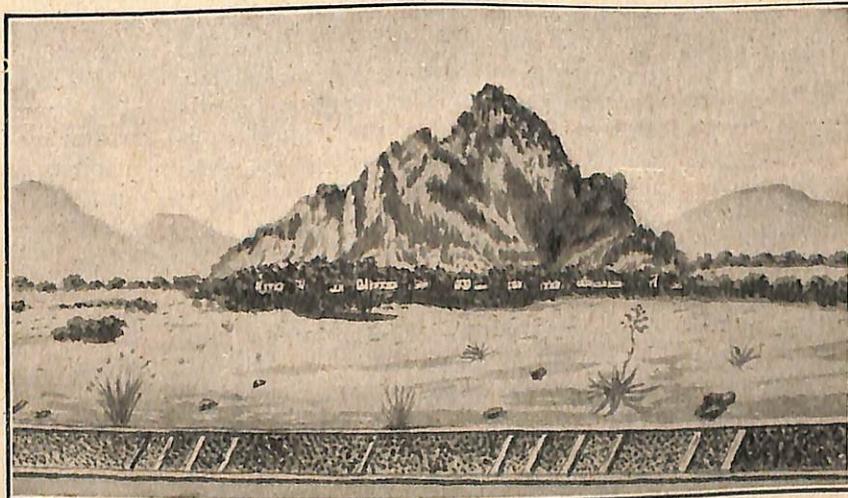
C'est la voix de Fa-ka-huitl, qui appelle sa Lotumaia. Et ces longs soupirs, doux par moments, caressants et plaintifs comme une lointaine cloche d'argent ou changeant dans d'autres en mélodies harmonieuses, quand la bise légère du Sud vient caresser la montagne ? C'est la voix de Lotumaia, répondant à son bien-aimé. La grande commotion qui a bouleversé la montagne a séparé leurs corps, mais leurs âmes vivent encore, se cherchant, s'appelant l'une l'autre.

« Voici, señor, l'histoire de la montagne. Mais notre nation, si puissante autrefois, est plongée dans la perte; non seulement

elle n'atteindra plus jamais à la gloire dont elle jouissait sous le grand Moctezuma Fa-ka-huitl, mais elle est plongée dans un abîme dont elle ne sortira plus.

« Le couteau de l'assassin est à notre gorge ! »

JOHN A. SPRING.



LA MONTAGNE DES CLOCHES A HERMOSILLO

Cette élévation, produit d'une éruption volcanique, est dépourvue de toute végétation. (Croquis communiqué par l'auteur.)

épouvantable agita l'air comme si la foudre s'était abattue sur le sommet de la colline;

1. Fez-win ou Fiz-win, une boisson faite avec du maïs trempé dans de l'eau pendant quelques jours jusqu'à la fermentation, qui est produite par la *panoche*, le sucre cru des Indiens. On ajoute à la boisson des petites herbes aromatiques ou de la canelle.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

Les Dix Yeux d'Or

par PAUL D'IVOI

II^e Partie — Les Lotus Verts

XI — JE REPRÉSENTE MON NOUVEAU PERSONNAGE AVEC DISTINCTION (Suite.)

UN instant, je craignis d'avoir poussé la plaisanterie trop loin. Les veines du front de mon interlocuteur se gonflèrent à éclater. Son visage, livide tout à l'heure, revêtit subitement une teinte de tomate mûre.

J'eus peur du coup de sang, car je ne me serais jamais pardonné un épilogue foudroyant.

Mais je fus rassuré de suite.

L'afflux sanguin s'apaisa. Le consul exhala un profond soupir et se laissa retomber sur son siège, en murmurant d'un accent impossible à décrire :

« Par saint Serge et sainte Anne, cela est plus fort que de jouer au bridge. »

Les chers yeux verts de miss Tanagra semblaient à ce moment deux émeraudes rieuses.

Elle aussi trouvait très réussie mon improvisation. J'avoue que cette assurance me parut la meilleure part de mon succès.

Un quart d'heure plus tard, le fonctionnaire, remis de la secousse, nous annonçait qu'il retournait à la campagne de Choubra et que désormais, confiant en un gardien des opales tel que moi, il nous laissait libres d'agir au consulat sans nous occuper de lui, en nous inspirant seulement des circonstances.

Et quand il nous eut installés dans les chambres à nous spécialement affectées, — il ne voulut abandonner ce soin hospitalier à personne, — il s'éloigna rasséréné, radieux de ma collaboration défensive (encore un mot de lui), donnant l'impression d'un homme qui se sent libéré d'une lourde responsabilité.

Miss Tanagra et moi devenions les maîtres du consulat russe.

Chapitre XII

UN MÉNAGE D'ASSASSINS

La journée s'écoula sans incident notable. Tout au plus, pus-je m'étonner de l'attitude de miss Tanagra à l'égard de la dactylographe Aldine.

Celle-ci se faisait humble devant ma compagne. Et son humilité n'apparaissait point innée. On la sentait imposée par un effort de volonté. On eût cru que toute sa personne cherchait à rendre perceptible cette pensée :

« Je ne suis pas digne de votre affection, mais je vous suis dévouée jusqu'à la mort. »

Et Tanagra, au contraire, s'ingéniait à se montrer tendre, je dirais presque frater-

Je ne rappelle pas que j'ai la spécialité des points d'interrogation, à l'appel de qui les réponses font la sourde oreille. Il en fut de ceci comme de beaucoup d'autres. Ils continuèrent à se dresser devant moi avec l'ironie irritante d'une porte close sur un mystère.

Un moment comique, un seul, dans cette journée.

Miss Aldine, jusque-là, a pris ses repas dans sa chambre. Les K'vas de service en ont conclu qu'elle recherchait l'isolement.

Aussi accueillent-ils par des mines effarées l'ordre de dresser une table pour elle et pour nous.

Evidemment, ces braves serviteurs se demandent ce qui peut motiver une telle exception en notre faveur.

Moi aussi je me le demande. Tanagra connaît la dactylographe beaucoup plus que je ne l'ai supposé. Tantôt l'une, tantôt l'autre des jeunes filles prononce des phrases incompréhensibles pour moi, des phrases qui font allusion à des faits, à des gens que je ne connais pas.

Par exemple, à l'instant du dîner, les K'vas s'étant retirés après leur service rempli, j'ai noté ces répliques :

« Toujours rien ? » a interrogé Tanagra.

L'interpellée a répliqué avec une tristesse poignante :

« Non, rien... Cette attente me tue... Je voudrais tant... »

— Écrire le mot *fin* au bas de la page de douleur, a repris Tanagra. Du courage,

Aldine, le moment est proche. Il est renseigné, maintenant, soyez-en certaine. Ce sera pour demain, sans doute. »

Des larmes brûlantes ont roulé sur les joues de la dactylographe.

« Oh ! qu'il se décide, qu'il se décide vite ! a-t-elle dit violemment.

Qui il ?... C'est assommant de l'ignorer, d'autant que cet il joue un rôle capital dans la vie de l'énigmatique jeune fille, car elle ajoute :

« Qu'il se décide, afin de me permettre de désertier la vie. »

Tanagra lui a pris les mains. Elle l'attire vers elle, enlace sa taille frêle et tout doucement, protectrice et caressante comme une maman apaisant un baby :

« Non point la vie, chère ; mais le chagrin vous déserterez. »

Et miss Aldine a jeté ce cri où gémit une suprême désespérance :



LES DIX YEUX D'OR

Les K'vas reçoivent avec égarement l'ordre de dresser une table pour miss Aldine et pour nous.

(P. 417, col. 3.)

nelle. Ses gestes, l'accent de sa voix, le charme étrange de la chère créature protestaient contre l'expression de miss Aldine. Les paroles de cette discussion morale n'étaient point prononcées, mais la mimique disait la réplique de l'esprit :

« Si, vous êtes digne. Le malheur n'est point un abaissement. Vous revivrez heureuse par nous. »

Mon moi intérieur, celui qui se cache au tréfond de notre être, percevait clairement ces mouvements d'âme inexprimés. Je sentais que Tanagra pensait avec tout son cœur, et je m'impatientais de voir sa partenaire, dans cet entretien muet, secouer désespérément la tête pour nier, pour nier toujours.

Qu'y avait-il donc sur cette jeune fille ? Quel mystère du passé avait tissé le manteau d'irréparable désespérance dont la charge l'écrasait ?

« Ah ! détrompez-vous. Vivre sera impossible entre mon sacrifice à la justice et le souvenir du sacrifié. »

Oh ! elle se débat dans un dédale moral épouvantable ; j'ai un cœur pitoyable, certes, mais il faut s'être trouvé en pareille occurrence pour comprendre à quel point il est difficile de s'apitoyer sur un malheur que l'on ne comprend pas.

J'ai beau observer, me mettre l'esprit à la torture, minuit arrive sans que j'aie découvert quoi que ce soit.

Les deux jeunes filles s'avisent alors qu'il serait temps de dormir.

L'idée même d'une objection ne se présente pas à mon esprit.

Dans le sommeil, au moins, j'oublierai la curiosité lancinante qui m'énervait.

Je dis curiosité par habitude ; j'ai tort. A cette heure, le sentiment dont je souffre n'a aucun rapport avec le désir de savoir. Si je cherche à percer le mystère, c'est qu'il me semble que je pourrais agir en faveur de cette miss Aldine inconnue qui souffre atrocement, et sur laquelle pleure l'âme compatissante de Tanagra.

Elles échangent un baiser avant de se séparer.

« A demain, à demain l'espoir, murmure ma chère compagne de périls.

— Ni demain, ni jamais, » soupire son interlocutrice.

Les mots ne sont rien. L'accent dont ils sont prononcés leur donne une valeur tragique.

Tanagra et moi traversons le bureau du consul, puis l'antichambre. Deux portes sont en face de nous. Celles des pièces mises à notre disposition.

Celle que je suis, que je suivrais dans le royaume du laid Satan même, me tend la main, elle me dit :

« Bonsoir. Vous pouvez reposer sans crainte cette nuit. Il ne se produira rien. »

Pour la première fois, depuis notre arrivée au consulat, elle semble m'admettre dans le secret dont j'ai été écarté tout le jour.

Et, encouragé soudain, je me hasarde à chuchoter :

« Qui est donc miss Aldine ? »

Mon interlocutrice ne peut réprimer un tressaillement. Elle me regarde, semble se consulter, puis, comme prenant une résolution :

« Je ne veux pas avoir de secret pour vous, Max Trélam. Non, je ne le veux pas. Mon frère l'avait ordonné, mais cela serait au-dessus de mes forces. »

J'ai porté sa main à mes lèvres dévotieusement, elle n'a pas paru s'en apercevoir, et elle a repris, la voix un peu tremblante :

« Aldine est la cousine germaine de Franz Strezzi.

— Oh ! »

C'est un rugissement effaré qui gronde dans ma gorge.

Miss Tanagra continue, vite, comme ayant hâte d'en finir :

« Cousine pauvre, recueillie et élevée par le père de Franz... »

— L'inventeur de la *Mort par le rire* était

done capable de sentiments humains ? bégayai-je, totalement désemparé par l'explication inattendue.

Elle hocha pensivement la tête.

« Cela doit être. Il fut bon pour elle, en fit la personne accomplie que vous avez vue. Succombant dans sa lutte contre nous, il a trouvé en son fils un vengeur. Celui-ci a menti à Aldine, il nous a représentés comme des bandits sans scrupules, ayant assassiné et injustement déshonoré son père. Aldine l'a cru ; elle a consenti à s'associer à la vengeance de son bienfaiteur.

— Mais, alors, elle nous est ennemie ?

— Elle le fut ! Savez-vous pourquoi Ellen s'était penchée à la portière lorsqu'elle fut frappée, la pauvre petite victime ? »

Mon cœur cessa de battre à cette sinistre question. Incapable de parler, je secouai la tête.

« Eh bien, reprit miss Tanagra, une jeune fille, accoudée à la portière du compartiment voisin, lui avait adressé la parole, lui demandant des renseignements sur le pays traversé par le chemin de fer. Distracte par cette conversation, Ellen n'entendit pas Strezzi pénétrer dans son compartiment, elle ne vit pas s'abaisser sur elle le stylet aux dix yeux d'or.

— Mais cette Aldine est une misérable ? »

Tanagra essuya furtivement une larme, et doucement, grandie par la puissance de justice émanant de toute sa personne :

« Elle pensait agir justement, elle se dévoue à notre cause pour réparer et, vous l'avez entendu, elle prétend mourir ensuite. Je lui pardonne et, ainsi que mon frère, je vois en elle une victime, plus douloureuse qu'aucun de nous. »

Etre juste à ce point confine à la sublimité. Je fus près de plier le genou, mais toute ma nature de combattif, tout le sens pratique de ma race se révoltaient.

Oui, certes, je concevais que miss Aldine ne fût point criminelle au sens même du mot, mais en faire une victime, la plaindre, lui pardonner de nous avoir infligé la plus atroce des douleurs, cela je m'y refusais.

Et Tanagra, lisant en mon esprit, murmura, penchée sur moi :

« Le crime réside seulement dans la volonté mauvaise. Quand la fatalité passe, il y a des victimes, des martyres, il n'y a pas de criminelles. »

Ce qu'un long raisonnement n'eût pu obtenir, cette image y parvint. Une révolution soudaine se produisit dans mes idées. J'oubliai en quelque sorte que la fatalité passant avait frappé sur mon cœur. Je me sentis au-dessus de ma propre personnalité et je répondis :

« Ma pensée est vôtre. Elle sera ce que vous souhaitez. »

Étrange pouvoir de celle qui me parlait. Comment l'expliquer ? Hélas ! j'en suis incapable. Et pourtant tout autre eût été dominé comme moi, s'il s'était trouvé aux prises avec la ressemblance effarante de deux êtres.

Tanagra, Ellen, toujours la confusion de deux formes identiques.

C'était la forme vivante d'Ellen qui me

défendait de venger la forme d'Ellen morte.

J'entrai dans ma chambre en titubant. Une fois encore, les circonstances me plongeaient dans une sorte d'ivresse. J'avais positivement le vertige.

Je remarquai cependant qu'en dehors de l'entrée, il existait une autre baie, actuellement fermée et qui, de par sa position, me parut accéder dans la salle occupée par miss Tanagra.

Ceci me fit plaisir.

« En cas d'alerte, pensai-je, je pourrai aisément me porter au secours de ma compagne. »

Puis, comme en état de somnambulisme, je me mis au lit.

Selon l'avis de miss Tanagra, aucune alerte ne troubla mon repos.

Je me levai tard. Tanagra guettait ma sortie, car elle m'arrêta au moment où j'allais gagner le cabinet du consul, m'obligea à réintégrer ma chambre et, à l'aide des pinceaux et des liquides ayant servi la veille à me grimer en X. 323, elle fit les retouches nécessitées par vingt-quatre heures vécues sous ma nouvelle apparence.

J'étais incapable de manifester de l'impatience auprès d'elle. Je considérais son travail comme un jeu. Je devais sans retard constater l'utilité pratique de cette *réparation de mon masque actuel*.

A peine l'opération terminée, nous songeâmes à saluer l'excellent consul qui nous hospitalisait.

Un coup discret frappé à la porte de l'antichambre fut salué par un *Entrez !* retentissant.

Nous obéîmes et...

Et nous restâmes interdits sur le seuil.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

Le Livre d'or de l'Afrique Coloniale Française

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que dans la séance du 7 avril, présidée par M. de Freycinet, l'Académie Française a décerné un prix à notre sympathique et dévoué collaborateur, M. AUGUSTE TERRIER, Secrétaire Général du Comité de l'Afrique Française pour son bel ouvrage :

L'EXPANSION FRANÇAISE ET LA FORMATION TERRITORIALE (1870-1910)

écrit en collaboration avec M. CHARLES MOUREY, chef de section à l'Office Colonial.

Cette œuvre intéressante, destinée à devenir classique parmi les coloniaux et si justement qualifiée de Livre d'or de l'Afrique occidentale par M. Eugène Etienne, vice-président de la Chambre, est appelée à mieux faire connaître et à mieux faire aimer cette phalange de héros qui s'est dévouée à la France et qui a fait nos « Indes noires ».

De nombreuses cartes témoignent que l'Afrique occidentale Française qui ne consistait en 1870 qu'en une série de postes sur le long du fleuve Sénégal, comprend aujourd'hui une superficie de 3,900,000 kilomètres carrés et qu'elle est formée de cinq colonies : Le Sénégal — La Guinée Française — La Côte d'Ivoire — Le Dahomey — Le Haut-Sénégal et Niger dont la prospérité s'accroît chaque année. Toute l'histoire de cette colonie est présentée sous une forme accessible au grand public et à la lumière des documents les plus authentiques et les plus nouveaux. Elle sera un véritable enseignement pour la jeunesse désireuse de faire œuvre de colonisation et de porter au loin le flambeau de la civilisation française.

Prix du vol. 7 fr. 50. Emile LAROSE, Editeur, 11, rue Victor-Cousin, Paris (V^e).

Le Printemps chez les Fils du Ciel L'Arrivée du Dragon

Tous les ans, au printemps, les Chinois célèbrent l'arrivée du Dragon, autrement dit le passage du Soleil dans le signe zodiacal du Verseau. Cet animal fantastique, vivant au sein des mers ou des nuages, est l'emblème de la pluie, des ondées propices aux rizières et présage l'abondance qui résulte de belles récoltes.

Le Dragon n'est promené que dans les grandes occasions, aux fêtes du Têt, pour que la nouvelle année soit heureuse, ou bien pour chasser les épidémies de la peste et du choléra, mais sans un pareil concours de peuple et de richesses. Celui dont on fête l'arrivée à Saïgon, cette année-là, était tout neuf et censément envoyé par le Fils du Ciel à ses sujets établis au loin. C'était un long serpent de satin vert d'au moins cent mètres, où d'innombrables miroirs, encadrés de velours noir et bordés de duvet blanc, figuraient les écailles. La tête du monstre, un colossal cartonnage multicolore étincelant de dorures et de verroteries, cubait trois mètres, la mâchoire était articulée, crachant des flammes, soufflant des fumées odorantes; des Chinois, cachés à l'intérieur, faisaient rouler ses gros yeux, deux globes de cristal taillé à facettes et contenant une lampe.

Cent autres Chinois, entièrement vêtus de soie gris perle, soutenaient le corps de la bête sur cent carcasses de dimensions décroissantes fichées au bout de bâtons, et comme on n'apercevait que leurs jambes, le dragon, vu d'un peu haut, semblait un gigantesque mille-pattes, ondulant à la poursuite d'un énorme globe doré, qu'un figurant, merveilleusement habillé de surah mauve et orange, faisait zigzaguer devant lui.

Comment donner une idée de l'étonnant cortège qui l'accompagnait? Comment en décrire les richesses et l'imprévu des formes et des simulacres? Les riches Chinois de Saïgon et de Cholou, toutes les congrégations s'étaient cotisés pour subvenir à la dépense; un Chinois de mes amis me dit que, les trois jours de processions, l'achat des attirails et des costumes, et la location des coolies dépassaient 200,000 francs de notre monnaie; le dragon seul valait cinquante mille francs.

Le cortège s'étendait sur deux lieues de long de la tête à la queue. Jamais le goût asiatique ne réussit mieux une telle manifestation artistique, ne fournit une semblable preuve de sa science à opposer les couleurs sans les heurter, à fondre les nuances et accorder les tons. Il y avait là au moins deux cents groupes allégoriques d'un travail et d'une richesse inouïes, chaque groupe était porté sur une plate-forme par une trentaine de coolies et représentait une scène empruntée aux légendes, aux poésies célèbres.

Tel groupe ressuscitait un poète fameux, un Li-Taï-Pé quelconque écrivant ses poèmes au

bord d'un petit lac, sous un pêcher en fleurs. D'une main, il traçait des vers, de l'autre il invoquait la Muse. Celle-ci accourait vers lui, chevauchant un paon envolé de l'arbre, tout rose, et l'image de son inspiratrice semblait exhalée comme un parfum des lotus épanouis dans le vase de fleurs placé sur sa table, auprès de son écritoire.

Plus loin, c'étaient deux guerriers joutant pour une dame coquette; celle-ci souriait à ses soupirants du haut d'une lance plantée dans le sol, deux fées dansaient sur les glaives entre-croisés et paraissaient éviter à leurs favoris le coup meurtrier.

Un autre groupe comportait des fumeurs d'opium, visités en rêve par d'aimables visions. Celles-ci voltigeaient sur des nuées de gaze de soie bleu pâle, avec une telle légèreté que je cherchai longtemps par quel moyen ces figurants étaient ainsi maintenus dans l'espace.

Héros et déesses étaient incarnés par de petits enfants de quatre à cinq ans, merveilleusement costumés et grimés à souhait; ils étaient assis sur des selles rembourrées, portées par de solides armatures de fer ingénieusement dissimulées. Rien n'égalait la joie et l'orgueil de ces marmots; pas un, durant les trois jours de procession, n'eut un instant de défaillance: ils restèrent les trois jours, de sept heures du matin à cinq heures du soir, en plein soleil, quelques-uns juchés à trois mètres du sol. On leur passait de quoi boire et manger au moyen de perches de bambous, les favorisés étaient protégés du soleil par un serviteur ou un parent porteur d'ombrelle.

D'autres bébés étaient à cheval: ceux-là figuraient des savants, des guerriers, des courtisans, des mandarins civils et militaires. Ils étaient vraiment charmants (quelle que soit sa race, l'enfant est rarement laid) sous leurs costumes étincelants et leurs fards. Pour eux point n'était besoin de rester immobiles, le papa ou la maman trottaient à leurs côtés, veillant à leurs désirs, et dans les courtes haltes, plus d'une célébrité de quatre ans quittait avec plaisir sa monture caparotée pour satisfaire un besoin aussi pressant que vulgaire.

Plus de deux mille Chinois en costume de gala, en longues blouses de crêpe de Chine suivaient ou précédaient les groupes. Chaque quartier, chaque métier, chaque congrégation portaient une couleur différente, accompagnant leurs bannières, leurs parasols couverts d'admirables broderies d'or et d'argent, et leurs musiques ahurissantes ne cessaient de se faire « regretter » durant toute la fête.

Devant les magasins et les logements occupés par des Célestes, de petits autels, avec leur attirail ordinaire de brûle-parfums, de cierges, de fleurs, de fruits et de mets offerts aux bonshommes, encombraient les trottoirs. De loin en loin, de grandes cuves remplies de thé étaient placées pour désaltérer la foule et des coolies porteurs de victuailles et de rafraîchissements galopèrent le long du cortège, à la disposition des affamés ou des altérés.

Les jeunes Chinois attendaient impatiemment le passage du Dragon devant leurs demeures, pour mettre le feu à de longs chapelets de pétards qui pendaient d'une perche fichée dans la toiture jusqu'au sol. Ces détonations ont pour but d'empêcher les mauvais esprits d'entrer dans les maisons; aussi, quel bruit! quelle fumée! et quelle odeur de soufre et de salpêtre!

Comme complément à cette orgie de couleurs, de dorures, d'éclats et de reflets, un soleil ardent, un ciel chauffé à blanc, une nature verdoyante et fleurie formaient un cadre merveilleux à ce spectacle aussi beau qu'imprévu.

René BOISMONT.

JULES-ADRIEN MARX.

LE CANNIBALISME AUX ILES HAWAÏ

Les Sacrifices à Voodoo

Récemment nous racontions, non sans indignation, les massacres d'enfants commis par les indigènes de la Nouvelle-Guinée; mais pendant que ces tribus barbares les tuent par une avarice sauvage, les Hawaïens, eux, les sacrifient par fanatisme.

Voici les faits inadmissibles et pourtant exacts qu'on relate de nos jours.

Une Tahitienne de 24 ans, Estris Liberia, est actuellement en prison dans la capitale des îles Hawaï. Son arrestation a eu lieu parce que cette femme est accusée d'avoir tué et mangé cinq enfants. On a ouvert une enquête, car on pense que d'autres meurtres sont restés impunis, ayant été perpétrés dans le plus grand secret au cours de cérémonies auxquelles prennent part les sectateurs de Voodoo, — ou Vaudou — le dieu-serpent et auquel on immole des enfants.

Estris Liberia était prêtresse de Voodoo. Son arrestation s'est produite à la suite d'une dénonciation. Un rapport officiel, daté de Baradona, a été reproduit par la « Gazette de Cologne ». L'inspecteur de police de Cabronal qui a visité la maison de cette fanatique prêtresse raconta ainsi ce qu'il apprit ou découvrit en ce qui concerne cette superstition sanguinaire.

« Dans sa maison, dit l'inspecteur dans son rapport, j'ai trouvé un baril contenant de la chair humaine en saumure, restes d'un enfant âgé d'environ douze ans. Il est malheureusement bien connu que la religion de Voodoo a encore quantité d'adhérents. En titre, ces gens sont chrétiens; mais, en secret, ils restent adorateurs de leur dieu-serpent et célèbrent des fêtes en son honneur. Les prêtres de ce culte ont tous pouvoirs: ils sacrifient ordinairement des animaux, mais, de temps en temps, comme dans le cas présent, ils immolent de jeunes enfants.

Estris Liberia, la jeune femme actuellement en cause, est une grande prêtresse de ce culte. Dans la cérémonie solennelle en l'honneur du dieu-serpent, le grand prêtre et la grande prêtresse occupent un double trône. Tout près se trouve une caisse de bois contenant un serpent, figurant le dieu auquel les fidèles adressent leurs prières. Alors commence une danse sauvage conduite par le grand prêtre et qui devient de plus en plus furieuse jusqu'à ce que la fatigue fasse tomber les danseurs sur le parquet.

« C'est dans une de ces fêtes que Estris Liberia réclama le sacrifice d'une victime humaine et jeta son dévolu sur une jeune fille nièce d'un nommé Conzo Pellé, quidonna son consentement. La mère de l'enfant fut appelée sur les lieux; on l'informa que la grande prêtresse lui demandait sa fille. La mère parut honorée de cela et une grande cérémonie s'ensuivit.

« Quand tout le monde fut groupé, on amena la jeune fille; on la fit monter sur un autel et son oncle l'étrangla. On lui trancha ensuite la tête et tous les assistants se mirent à boire son sang qui était recueilli dans une coupe. La chair de la jeune fille fut ensuite portée au domicile de l'oncle pour être mise en conserve.

« A deux jours de là, deux autres infortunées jeunes filles, accusées d'avoir offensé le dieu-serpent, furent sacrifiées et leurs corps furent également mis en conserve. »

Comme on le voit, les habitants des îles Hawaï, qu'on nous présente comme des hommes pacifiques, deviennent de hideux cannibales par fanatisme. Le devoir de la civilisation est de terrifier par un châtement exemplaire les sectateurs de Voodoo.



Georges Trappet

L'ARRIVÉE DU DRAGON

Semblable à un gigantesque mille-pattes, le dragon arrivait en ondulant précédé de différents groupes accompagnés de leurs bannières et de chars symbolique-portés par une trentaine de coolies, étincelant de couleurs harmonieuses et chatoyantes.



LES FILS DE GEORGE V CHEZ LES PÊCHEURS

Comme de simples mousses, les enfants royaux apprenent à hisser ou à carguer une voile, prendre un ris, tenir la barre, souquer un filin ou à faire un de ces innombrables nœuds que connaissent les matelots.

LA PROVIDENCE DES PAYSANS SMYRNIOTES

Le Bon Brigand Tchakirdjali

Il y a, dans la province de Smyrne, un brigand qui s'appelle Tchakirdjali. Il opère dans tout le vilayet et jusqu'aux portes mêmes de la ville.

Il est le maître absolu d'une bande qui se compose à peu près d'une cinquantaine de brigands et qui, tous, sont dévoués jusqu'à la mort à ce chef, dont la force et la bravoure sont pour eux un perpétuel sujet d'admiration.

Tchakirdjali manifeste la plus grande convoitise vis-à-vis des richesses du gouvernement. Il dévalise les riches fonctionnaires qui effectuent des voyages, il frappe de son poignard les caisses publiques et en fait sortir l'argent destiné à payer les appointements des ronds-de-cuir de l'Asie-Mineure. Si quelque pacha opulent fait une excursion avec tout le luxe que comporte son rang élevé, l'irrévérencieux Tchakirdjali confisque immédiatement chevaux et mules, argent et provisions. Et il rançonne le pacha trop heureux de sortir vivant de l'aventure.

Mais, autant Tchakirdjali se montre sévère pour les représentants de l'autorité turque et pour les privilégiés de la fortune, autant il manifeste de douceur pour les humbles et fait preuve de clémence envers les petits. Si quelque villageois est éprouvé par la destinée adverse, Tchakirdjali lui vient en aide; il ne lui prête pas, il lui donne de l'argent; il le tire de son mauvais pas et l'aide à rétablir ses affaires.

Ce villageois est-il pressuré par les agents du fisc, Tchakirdjali arrive, pendant que les sbires font main basse sur les biens du bonhomme et s'emparent de lui pour l'emprisonner.

Tchakirdjali, à son tour, se saisit des agents du fisc, les charge de liens et les fait déposer comme de vulgaires sacs de son aux portes de la ville.

Les fermiers sont tout à fait tranquilles sous la domination de Tchakirdjali. En un mot, ce bon bandit est la providence des paysans qui habitent la campagne de Smyrne. Mais le gouvernement turc estime, au contraire, que Tchakirdjali est un démon ravisseur. C'est pourquoi, déjà, il a envoyé un général, — rien que cela, — nommé Ali pacha, avec mission de s'emparer de Tchakirdjali et de lui faire subir d'épouvantables et exemplaires supplices.

Le grand général Ali pacha partit de Constantinople et arriva à Smyrne, persuadé que Tchakirdjali serait pris d'un tremblement suprême, en apprenant que le pacha venait pour le saisir et le réduire en pâtée.

Aussi, Ali se contenta-t-il d'abord de passer ses jours au café et ses nuits au théâtre, espérant, chaque soir et chaque matin, apprendre que le brigand redoutable s'était enfui vers une autre province et que sa bande

s'était dissipée en fumée. Hélas pour Ali! Tchakirdjali, sans s'émouvoir, continuait à ravager les biens de l'État et à nourrir les pauvres paysans.

Le général Ali choisit sept cent vingt hommes parmi les plus robustes, les plus aguerris et les plus fidèles soldats de la province d'Asie-Mineure. Ces sept cent vingt soldats partirent à la rencontre, ou plutôt, à la recherche de Tchakirdjali. Mais quelle stratégie employer? Tantôt, ils allaient en fortes colonnes, tantôt par petites escouades de vingt hommes. Tantôt, les villageois voyaient arriver chez eux cette masse compacte de sept cent vingt gailards, qui leur faisaient plus de tort et d'ennuis que le bandit imprenable; tantôt, ils voyaient de petits pelotons passer et repasser sans trêve sur les chemins de leurs villages. Et Tchakirdjali continuait toujours!...

Une fois, il fut cerné et faillit être capturé. Alors, tous les paysans se précipitèrent sur les soldats et les immobilisèrent pour les empêcher de prendre leur protecteur adoré.

Enfin, le général Ali pacha vient de rentrer à Constantinople. Voici ce qu'il veut demander au ministre de l'Intérieur: 1^o la mobilisation des cinq cazas où Tchakirdjali opère, avec menace d'envoyer ces réservistes au Yémen s'ils ne prennent pas le brigand dans un délai fixé; 2^o l'autorisation de passer par les armes les paysans qui aideront Tchakirdjali à fuir la main d'Ali pacha; 3^o l'envoi, dans la province de Smyrne, de cinquante mille hommes de troupe.

Ce n'est pas une invention, c'est réel: il faut une armée de cinquante mille hommes et dix mille hommes de réserve pour prendre Tchakirdjali et ses quarante-neuf bandits!

ROBERT DUNIER.

PARMI LES PINGUINS ET LES PHOQUES

Le Solitaire de l'île Macquarie

L'AVENTURE de Robison Crusoé, l'immortel héros de Daniel de Foë, à notre époque de découvertes incessantes et de progrès continus, cesse, tout comme les imaginaires merveilles de Jules Verne, d'être une rareté.

Je vais vous raconter un fait peu connu, et qu'aucun journal français n'a encore relaté, du retour du *Nimrod*, le vaisseau de l'expédition Shackleton. A quelques centaines de kilomètres au sud de la Tasmanie et de la Nouvelle-Zélande, l'expédition fit la découverte, sur l'île de Macquarie, d'un moderne Robison Crusoé, un habitant solitaire avec deux chiens.

Le *Nimrod*, sous le commandement du capitaine J.-K. Davis, quitta Sydney le 8 mai, afin de rechercher au Sud de l'Australie certains groupes d'îles, dont l'existence n'a jamais été relevée d'une façon décisive.

L'île de Macquarie a vingt et un milles de long sur cinq milles de large et elle est le gîte d'innombrables myriades de pingouins, de phoques et d'oiseaux de mer.

Un débarquement fut opéré sur le Sud-Ouest de l'île, des spécimens géologiques, botaniques furent réunis, puis le *Nimrod* s'avança le long de la côte, vers le Nord.

Comme le bateau approchait du cap Nugget, un long banc de rochers s'avançant assez loin dans la mer, on remarqua deux cabanes sur la côte et aussi l'épave d'un navire haut et décharné à quelques mètres du rivage. Le capitaine J.-K. Davis dit dans son rapport:

« Soudain, ce qui provoqua une surprise sans égale, une mince colonne de fumée bleuâtre s'éleva de la plus petite des deux huttes. Comme nous n'avions pas entendu dire que l'île fût habitée, ce fait nous parut extraordinaire. Avec la lunette d'approche, nous pûmes bientôt distinguer la silhouette d'un homme qui se tenait debout à la porte de la plus petite des cabanes, veillant notre approche. Nous mouillâmes et la chaloupe fut mise à la mer.

« L'homme, accompagné de deux petits chiens, vint sur le rivage, désigna, car il y avait une houle assez forte, le meilleur point d'atterrissage, puis, pour aider au débarquement, se mit résolument à l'eau.

« Nous apprîmes alors que son nom était William Mac Kibben. Il faisait partie d'une compagnie qui, la saison précédente, avait visité l'île, pour se procurer de l'huile de phoque et de pingouin. La récolte avait été bonne. Le vaisseau, rempli de barils d'huile, était reparti et lui, sur sa demande, était demeuré seul dans l'île afin de recueillir l'huile pour la saison prochaine. Il avoua que l'île déserte ne lui semblait pas sans agrément et qu'il était content dans sa solitude. »

PAUL-LOUIS HERVIER.

ÉDUCATION DE PRINCES

Les Fils de George V chez les pêcheurs.

Il est de tradition dans la famille des Hohenzollern d'apprendre un métier manuel aux jeunes princes. Celui-ci est menuisier, celui-là mécanicien. L'une des nièces de Guillaume II a choisi les apanages du cordon bleu et toutes les princesses d'outre-Rhin sauraient, le cas échéant, gagner leur vie. C'est là un sage exemple que beaucoup de pères de famille devraient imiter.

George V, que les Anglais nomment avec fierté « our sailor king, » « notre roi marin » tient à ce que ses fils, et particulièrement le jeune prince de Galles, reçoivent une éducation très complète sur toutes les questions de marine. Le Royaume Uni n'est-il pas essentiellement un pays maritime...

Les petits princes, qui possèdent comme le roi l'amour de la mer, reçoivent donc l'enseignement donné généralement aux futurs « midships » de la marine anglaise.

Mais il n'importe pas seulement d'apprendre l'art de la guerre sur l'eau, de connaître à fond ces cités flottantes que sont les cuirassés, ces engins mystérieux, les sous-marins; il est intéressant et utile surtout d'étudier et d'apprécier toute cette population des côtes, qui vit de commerce et de pêche. Le roi d'Angleterre ne manque jamais une occasion d'initier ses fils à la rude existence de ces braves gens. Et à bord des barques de pêche les enfants royaux apprennent comme de simples mousses à hisser ou carguer une voile, prendre un ris, tenir la barre, soulever un filin ou encore à faire l'un de ces innombrables nœuds que connaissent les matelots.

Dernièrement, à Newquay, en compagnie de leur précepteur, Mr. Hansell, le prince de Galles et son frère Albert vinrent s'initier à la manœuvre d'un canot de sauvetage et ce n'est pas sans émotion que les bons loups de mer, habitués à risquer souvent leur vie pour le salut des autres, leur en firent la démonstration avant de les emmener faire un tour au large.

Tierrick d'YS.

LES GRANDES AVENTURES

Bras-de-Fer

par

Louis BOUSSENARD

TROISIÈME PARTIE

La Mission de Moustique

o o o o o

CHAPITRE III (Suite.)

UNE chute, fût-ce du haut des tours Notre-Dame, ça n'est jamais désagréable au début... mais souvent ça finit mal.

Moustique est tombé sur quelque chose de doux.

Il empoigne cela à deux mains, ses doigts entrent comme dans du duvet et s'y accrochent désespérément...

C'est-à-dire sur le dos d'un guanaco, l'un des plus grands, sur le dos duquel il est à califourchon...

La bête effrayée se secoue, crache à pleines gencives...

Mais Moustique ne lâche pas...

Une idée géniale lui traverse la cervelle...

« Hue, dada! hue, dada! » crie-t-il en cognant les flancs de la bête à coups de talon...

Mais le guanaco est profondément poltron et surtout lent à prendre une détermination quelconque... lui et ses compagnons semblent changés en statues... la surprise, la peur les paralysent...

En vain, Moustique s'accrochant d'un bras au cou de la bête arrache de sa main libre une branchette mince comme un jonc, avec laquelle il lui fouette les flancs...

L'animal tremble sur ses longues jambes... et les autres le regardent, tremblants eux aussi comme hypnotisés...

Mais un bruit énorme retentit dans la forêt. C'est le rugissement du tigre, la situation va-t-elle se compliquer!...

« Hue! hue! » s'égosille Moustique.

Mais cette fois, le rauquement de la bête fauve a accompli un miracle et les guanacos s'élançant à toute volée, faisant trou à travers le fourré, s'ouvrant une issue dans les lianes, bondissant par-dessus les obstacles...

Moustique n'a pas lâché sa monture.

Il a desserré son bras pour laisser à l'animal sa respiration libre... il se cramponne de toute sa force aux touffes soyeuses de son échine, et la bête l'emporte dans un galop vertigineux...

C'est une course folle, enragée... les guanacos, conduits par leur instinct, se glissent entre les arbres, se tracent des sentiers... ils ne se quittent pas... leurs six corps lancés en avant brisent les lianes, écrasent les arbustes...

Moustique, d'abord étourdi, est redevenu maître de lui-même.

On dirait un écuyer de cirque sur le dos d'un poney emballé...

Il suit les mouvements de son lama, ondule avec lui, se glisse derrière son cou et, de temps en temps, du plat de la main, lui frappe la croupe...

« Hue! dada! hue! dada!... »

Si la bête se ralentit, il beugle à son oreille, imitant de son mieux le rugissement du tigre... Heuh! heuh!...

Saperlipopette!... une voix fait écho à la sienne.

Et celle-là n'imité personne...

Le tigre, qui s'en était allé un peu à l'aventure, a flairé de nouveau les proies vivantes qui lui échappaient...

Les guanacos ont de l'avance, ils savent, mieux que le mangeur d'hommes, se faufiler dans les plus étroits méandres de la forêt.

Mais il est plus fort; plus vigoureusement il enfonce les obstacles, bondit plus vite et plus loin...

« Un footing de premier ordre, » se dit Moustique, à qui le record!...

Il excite sa bête qui fuit avec une extraordinaire vélocité.

Mais le tigre est toujours là... on entend à quelques mètres derrière les fuyards le râlement sourd de son haleine... le dénouement n'est plus douteux... encore quelques bonds et il se précipitera au milieu du troupeau...

Soudain, un éblouissement de lumière... les guanacos ont atteint une lisière... l'espace s'étend devant eux...

Le tigre, en une suprême détente, s'est élancé et est tombé comme un effroyable projectile sur le dernier guanaco qui roule sur le sol...

Un coup de feu!... Le tigre frappé d'une balle entre les deux yeux pousse un rugissement formidable...

Et les guanacos, sidérés par la terreur, se sont arrêtés sur place, comme cloués.

Moustique, ivre de fatigue, d'émotion, s'est dressé sur le dos de sa monture et, comme dans une crise de folie, il lance en l'air, dans le désert, dans l'infini, le cri du petit Parisien, de Friquet le bon gamin...

« Pi...i...i...ouit! »

Et voilà que soudain il se voit entouré de grands diables de toutes les couleurs, il y en a des noirs, des rouges, voire même des blancs... coiffés de grands chapeaux avec des mines rébarbatives et armés de pied en cap!...

Sa surprise est telle que, jointe à la fatigue et à l'émotion, elle le fait tourner de l'œil et il dégringole encore une fois, mais dans les bras d'un homme de haute taille, une belle tête à barbe grisonnante qui lui crie :

« Eh! mon petit!... n'aie pas peur! le tigre est mort et tu es sauvé!... »

Quelques heures après.

Moustique est étendu sur un lit de camp : combien de temps est-il resté évanoui?

On lui a administré un cordial qui lui a fait grand bien, et puis il s'est endormi. Il y a du monde auprès de lui, car il entend des chuchotements.

Prudence et curiosité. Il tient les yeux fermés... il écoute.

« Quel peut bien être ce gamin, qui est tout à coup sorti de la forêt, demande l'un.

— Ma foi, monsieur Saint-Clair, dit l'autre, lui seul pourra nous répondre ».

CHAPITRE IV

Le père de Madiana. — Moustique graphologue. — I n'est pas O. — Le secret de Pierre de Tresmes. — Le sosie du roi du Bagne.

Saint-Clair! Moustique bondit et s'écrie : « Qu'est-ce qui s'appelle Saint-Clair ici?... »

Un homme se dresse, celui-là même qui a reçu Moustique dans ses bras; un type superbe, grand, fort, avec de beaux yeux clairs.

Une cinquantaine d'années, le visage brûlé par le soleil, les pommettes saillantes, mais une physionomie de vaillance et de bonté qui, du coup, conquiert les sympathies de Moustique...

« Je me nomme en effet Saint-Clair... Ce nom vous est-il connu?... »

— Mais alors... m'sieu! C'est vous... c'est vous qui êtes le père de Mlle Madiana...

— Madiana! ma fille bien-aimée!... que signifie! Oh! mon enfant! parle, parle vite... Qui es-tu?...

— Ah! mon nom ne vous dira rien!... Je suis Moustique, le petit Moustique, un ancien gosse de l'Assistance publique... mais peut-être bien que vous connaissez Bras-de-Fer!

— Bras-de-Fer! oui, je sais que tel est le surnom d'un homme... un véritable héros qui a sauvé ma fille et qu'elle tient en grande estime...

— C'est mon patron, m'sieu Saint-Clair, mon chef, mon Dieu!... et je vas vous dire, si je suis ici... c'est pour lui sauver la mise!... parce que, voyez-vous, il y a un gredin... le Roi du Bagne... Alors on l'a mis en prison Bras-de-Fer... on a voulu l'empoisonner... »

Moustique en a tant et tant à raconter qu'il bafouille horriblement.

« Voyons, mon ami, fait doucement Saint-Clair, reprenez votre sang-froid... Classez vos idées!... expliquez-moi... »

— Vous avez raison, m'sieu Saint-Clair. Mais vous comprenez bien... tout ça, ça me chavire...

« Puis, je voudrais vous demander deux choses... »

— Parlez, mon ami!

— La première, c'est que vous ne me voyez pas...

— Hein?

— Oui, je ne suis pas habitué à ça... tout le monde me tutoie là-bas... Bras-de-Fer... Mlle Madiana... Fichalo... et ça me gêne tout plein de m'entendre dire vous.

— A ton aise... mon garçon... allons, continue, la seconde chose... »

Moustique baisse la tête, comme honteux, et dit tout bas entre ses dents :

« Je meurs de faim... Je voudrais manger!... »

— Pauvre garçon! tout de suite...

— Oh ! vous savez... je ne suis pas difficile... la moindre chose... un ordinaire, bouillon et bœuf !... »

Saint-Clair a donné un ordre : un de ses compagnons est sorti et revient bien vite, et devant Moustique on étale du pain et du manioc, de la viande fumée, une cuisse de hucco...

Il ne se fait pas prier, le bon gars. C'était vrai que son estomac le tirait au point de l'empêcher de parler...

Il veut causer la bouche pleine. Saint-Clair l'en empêche, car il a besoin de renseignements clairs et précis... aux quelques paroles que Moustique a prononcées, il a deviné un danger prochain, imminent... il y a là-dessous quelque trahison infâme...

Moustique a satisfait sa faim et il parle :

Il dit l'aventure de Nameless, en deux mots, car Saint-Clair la connaît par les lettres de sa fille...

Il sait que Madiana est partie, sous la protection de Paul Germond pour Saint-Laurent d'où elle devait gagner Cayenne... puis, depuis lors, il n'a reçu qu'une lettre qui l'a tout à fait surpris, Madiana lui annonçant son départ pour le placer Sans-Es-poir... où il va la rejoindre...

Moustique le regarde avec stupéfaction... il l'interrompt :

« Mais ce n'est pas ça... pas ça du tout... vous comprenez, moi, je suis comme de la famille, et je sais ce qui se passe... M^{lle} Madiana ne vous a pas écrit ça... »

— Que veux-tu dire ?

— Sa dernière lettre... on l'a lue devant moi... elle vous racontait toutes les mistouffles qu'on avait faites à Bras-de-Fer, son arrestation... son emprisonnement... et puis l'histoire du baradinier... du poison !

— Mais... cette lettre. Je ne l'ai pas reçue !...

— Elle a été remise devant moi à un Boni qui s'engagea à la porter...

— Cette lettre a été interceptée.

— Elle vous disait aussi que M^{lle} Madiana, fidèle aux instructions que vous lui aviez données, allait se hâter à gagner Cayenne où elle espérait bien trouver de vos nouvelles.

— Encore une fois, je n'ai pas reçu cette lettre?... Il m'en est parvenu une seule... celle-ci... »

Saint-Clair fouille furieusement dans son portefeuille et en tire un papier.

« Vois, mon enfant... peut-être connais-tu l'écriture de ma fille... »

Moustique regarde attentivement.

« Oui, oui, murmure-t-il, c'est bien de sa main... et pourtant, je suis sûr qu'elle ne l'a pas écrite... »

Tout à coup, il pousse un cri :

« Cette lettre est un faux ! clame-t-il.

— Un faux !...

— Et en voici la preuve... dit triomphalement Moustique. M. Bras-de-Fer s'appelle de son vrai nom Paul Germond...

— Eh bien !

— Germond... G-e-r-m-o-n-d...d, entendez-vous... et pas t ! le faussaire a écrit Paul Germond, avec un t... est-ce que vous croyez que M^{lle} Madiana ne sait pas le nom de son fiancé... ce nom qu'elle sera heureuse et fière de porter...

famille ! Ça m'étonne bien ! Alors on dit qu'il appartient à un monde très bien, haut placé... et qui semble le prouver, c'est qu'au lieu d'être envoyé à Saint-Laurent, comme tous les fagots à perpète, on l'avait gardé à Cayenne.

« Même qu'on lui faisait passer des douceurs... qu'il recevait de l'argent !... Ça ne lui a pas suffi... Sans doute il rageait de ne plus faire le mal, et il a brûlé la politesse à ces messieurs... »

« On ne l'a revu que quelques mois après... c'est quand la nouvelle de vos succès est arrivée à Nameless... »

« Car, paraît que vous avez fait un rude chopin... et que le placer de Mitaraca contient des millions... »

— Il y a du vrai, mon petit, dit Saint-Clair en souriant. Mais continue...

— Alors, le gueux a formé le projet de s'en emparer... S'il avait enlevé Madiana, c'était pour vous faire chanter... pour vous vendre la liberté et la vie de votre fille... et j'y pense quand il a voulu enlever Bras-de-Fer... qui sait s'il ne voulait pas employer le même truc pour vous vendre la liberté du fiancé de votre fille...

— Tout est vraisemblable... reste à savoir à quel plan je dois m'arrêter... »

Il alla à la porte de la tente :

« De Tresmes, criait-il, voulez-vous venir un instant... »

Le personnage ainsi appelé arriva aussitôt :

« Ecoutez-moi, ami, dit Saint-Clair, d'après les renseignements que me donne ce jeune homme, rencontré par miracle, j'ai été attiré dans un piège... il est presque certain qu'au placer Sans-Es-poir, nous tomberons au milieu d'un groupe de bandits, d'assassins qui nous guettent ; mais, d'autre part, j'ai la certitude que le placer est menacé et que ces mêmes réprouvés l'attaqueront à main armée... »

— Combien sont-ils ? » demanda de Tresmes.

Moustique crut à propos d'intervenir :

« Cent cinquante à deux cents... triés sur le volet... crème de forçats... et commandés par le Roi du Bagne... »

Tout à coup, il s'arrête... et reste, bouche bée, les yeux fixés sur le compagnon de Saint-Clair...

C'est un grand jeune homme d'une trentaine d'années, aux traits fins, quoique hâlés par le soleil : une moustache noire ombrage sa lèvre. Mais ce qu'on ne peut



BRAS-DE-FER I

Soudain les guanacos ont atteint une lisière — l'espace s'étend devant eux. (P. 423, col. 2.)

— C'est vrai !... et dans ses lettres précédentes... fait Saint-Clair, feuilletant des papiers, elle l'orthographe exactement... et maintenant que tu as éveillé mon attention, je constate des différences entre les deux écritures... un faux ! Quel est le misérable !...

— Eh ! toujours le même... le bandit par excellence... cette canaille dont personne ne sait le nom... qui a voulu s'emparer de Bras-de-Fer... et qui l'a raté en me pinçant à sa place...

— Quel pouvait être le dessein de ce misérable ?...

— Ne cherchez pas !... il lui en veut à mort !... Il voulait le tuer, après l'avoir torturé !...

— Infâme !... quel peut être cet homme !

— Tout simplement un forçat évadé. Je sais bien qu'il y a une légende... Il paraît qu'il a été condamné à mort pour vol et assassinat... mais sans avoir voulu dire son nom... Il n'aurait pas voulu déshonorer sa

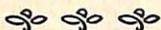
nier, c'est qu'il y a sur sa physionomie un air de distinction, et que, dans son costume de trappeur, se devine une élégance native, qui dénote à n'en pas douter une origine quasi aristocratique.

Personne n'a remarqué le mouvement de Moustique, et Pierre de Tresmes répond à Saint-Clair :

LES CARNAGES DU FAR-WEST



Bouviens contre Bergers



Le Journal des Voyages a parlé plusieurs fois des guerres sanglantes que les cowboys et les shepherds (bergers) du Far-West se livrent

turent au lasso et poussent les moutons vers un précipice, au fond duquel ils périssent en masse.

Notre photographie montre une de ces scènes de carnage. Quatre cowboys ont surpris un berger solitaire. Et, tandis que l'un d'eux le prend dans son lasso et le traîne dans la poussière, les autres dispersent le troupeau à coups de fouet.



Le berger, pris au lasso et traîné dans la poussière, voyait son troupeau dispersé à coups de fouet. Dirigés vers un précipice par ces farouches cowboys, les pauvres animaux devaient périr tous.

« Donnez-moi plus de détails... pour hasarder un conseil, j'ai besoin d'être au courant de la situation.

— Vous avez raison. »

En quelques mots, Saint-Clair lui révèle tout l'aventure, et en lui montrant la lettre apocryphe il lui raconte les fiançailles de sa fille avec un ingénieur, Paul Germond, dit Bras-de-Fer, et la poursuite acharnée dont les deux jeunes gens sont l'objet.

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

entre eux. Ce sont des ennemis irréconciliables, car les moutons détruisent les pâturages en tondant l'herbe jusqu'au ras du sol et en détériorant les racines, du bout de leurs sabots coupants. Cette herbe ne repousse qu'après plusieurs années, et les cowboys ne savent plus où parquer leurs troupeaux de bœufs.

Aussi, les rudes bouviens font-ils périodiquement de sanglantes razzias dans les districts fréquentés par les bergers. Prenant la précaution de se masquer, ils fondent à l'improviste sur un ranch, fusillent les gardiens ou les cap-

Qu'importe à ces brutes que de jeunes agneaux bêlent plaintivement derrière leurs mères ! Inaccessibles à la pitié, les farouches cowboys poussent indistinctement tout le troupeau vers la mort !

Mais il arrive parfois que des vengeurs se révèlent parmi les bergers et plus d'un ayant vu son troupeau exterminé ne vivra que pour massacrer les bœufs et assassiner les bouviens. Par suite de ces sanglantes représailles, les pertes s'élèvent, chaque année à plusieurs millions de dollars.

CLAUDE ALBARET.

LES DIFFÉRENTES RACES DES ÎLES DE LA SONDE

Ethnographie Malaise

Les grandes îles de la Sonde, Java, Sumatra et Bornéo ont dû jouer dans l'antiquité le rôle de « pépinières d'humanité ». Périodiquement, quand elles devenaient trop peuplées, elles expédiaient au loin des bandes d'aventuriers qui s'en allaient à la recherche et à la conquête de nouvelles patries.

Beaucoup de nationalités de l'Extrême-Orient et de l'Océanie considèrent la Malaisie comme leur pays d'origine.

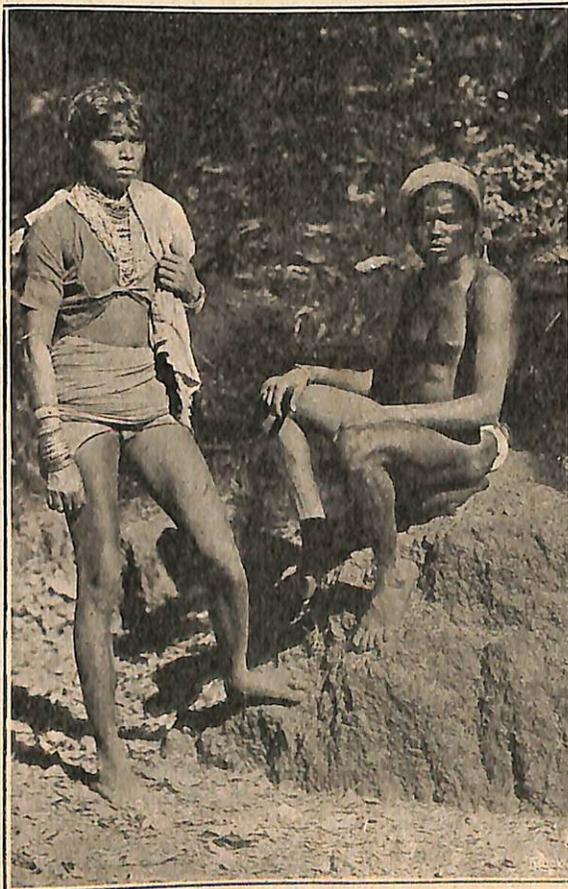
D'après les traditions des Japonais, leurs ancêtres partirent de cette région il y a trente ou quarante siècles et vinrent se fixer dans l'archipel nippon, que peuplaient alors les Aïnos.

On retrouve une croyance analogue chez plusieurs races des Philippines, notamment chez les Moros de Mindanao, et dans plusieurs îles océaniques.

De fait, quand on étudie les différentes races qui peuplent encore les îles de la Sonde, on est frappé de leur ressemblance avec des races fixés maintenant dans des régions très éloignées.

Ainsi, la photographie que nous reproduisons ici, et qui nous montre deux types malais, nous fait songer à la fois aux Japonais, avec ce type, nerveux campé sur ses jambes, et aux Canaques, avec cet autre individu au nez épaté et à la bouche épaisse.

V. F.



Ce Malais, nerveusement planté sur ses jambes, se rapproche du Japonais, tandis que son compagnon au nez épaté et à la bouche épaisse rappelle le Canaque.

LA PLUS GRANDE FABRIQUE D'ALLUMETTES

Un Record Suédois

La grande fabrique d'allumettes d'Ottawa, fort connue, et qui fut dévorée par un incendie voici quelques années, n'est pas la plus grande du monde malgré son énorme production de 35,000,000 d'allumettes par jour.

Le record appartient à une ville suédoise entièrement consacrée à cette fabrication. C'est Tidahom dans le district forestier de la province de Skaraborg. Elle compte 3,300 habitants, presque tous employés à l'usine Vulcan qui est, on peut le dire, la plus grande fabrique d'allumettes du monde entier. Chaque année elle dévore quelque 600 mille pieds cubes de bois résineux et les débite en milliards de petits bâtons enduits de pâte inflammable.

Sa production moyenne est de 200 millions d'allumettes par jour, ce qui représente un total de 73 milliards au bout de l'année. Trois cents machines mues par l'électricité fabriquent, découpent et collent plus de 900,000 boîtes. Le poids seul des étiquettes qui y sont apposées s'élève à 124,000 kilogrammes par an et celui de la colle employée pour les boîtes dépasse 18,000 kilogrammes. Si vous aimez les chiffres...

Pour une fois, les Américains sont bien battus.

A. R.

EXPLOITS DE 4 FRANÇAIS A LA FRONTIERE

L'Alerte!



par le
Capitaine DANRIT
 (Commandant DRIANT)

CHAPITRE XIII. — L'ARGENTINE (Suite.)

Dès le lendemain, Freya et Vigy parcoururent la ville.

La jeune fille guidait son fiancé au long des rues tirées au cordeau, trop étroites pour une circulation grandissante. Tous deux s'arrêtaient longuement aux étalages fastueux et dans le tumulte répandu autour d'eux, sans cesse ils se souriaient, les yeux noyés dans le même regard et la communion divine de leurs âmes, et, inlassablement, ils marchaient, comme soulevés hors de la poussière estivale par les ailes de leur amour!

Le soir, dans le salon du yacht, aux baies grandes ouvertes, à l'atmosphère parfumée, rafraîchie par des ventilateurs électriques, des projets d'avenir s'ébauchaient.

Un jour, en mer, répondant à des effusions de reconnaissance des exilés qu'il avait sauvés, Valborg avait protesté :

— Mais non, mais non ! Vous ne me devez pas grand'chose et, au contraire, bientôt c'est moi qui serai votre débiteur ! Quand je vous ai rencontrés dans la neige, sur la grand'route, où allais-je ? Vous le savez, à Luxembourg. Et pourquoi faire ? Pour m'aboucher avec un banquier qui aurait monté une société d'exploitation des mines que je possède, car, pour les mettre en valeur moi-même, je ne dispose, ni du temps matériel, ni des connaissances voulues. Et voilà que la Providence jette sur mon chemin et conduit inflexiblement à mes domaines une équipe de jeunes hommes instruits aux durs travaux des filons et des machines. Et l'un d'eux, mon cher Paul, devient mon fils !

Avouez que tous, bientôt, vous serez mes créanciers.

Et alors le Danois, avec la bonhomie, néanmoins hautaine, qui répandait tant de charme sur ses généreux bienfaits, avait exposé aux Français émerveillés le rôle que chacun pourrait remplir auprès de lui, aux côtés de ses enfants.

L'ingénieur, sitôt son mariage, devait prendre la direction complète des gisements argentifères. Aux capitaux mis à sa disposition par son beau-père, il associerait sa propre fortune, libérée par la liquidation de l'usine des Ardennes ou les revenus que lui verserait annuellement son ami, le comte de Salignon.

Grandin et Frank Hettange seraient ses deux principaux auxiliaires ; le premier affecté à la surveillance des machines d'extraction, le second à l'exploitation des galeries.

Une petite maison, édifiée aux premières pentes boisées de la Cordillère, abri-

terait le bonheur de Lisbeth et de Frank.

Le père Wendling, lui, recevait la surveillance de toute la partie boisée du domaine ; et elle était vaste : les arbres débités sous sa direction serviraient aux constructions, aux boisages, aux charpentes de toutes sortes. Et le petit Jean s'instruirait auprès de son père pour le seconder plus tard avec le grand frère revenu du service.

Quant à Mme Delmont qui, d'abord, avait parlé de se fixer à Buenos-Aires, Freya lui avait instamment demandé de vivre auprès d'elle. Georges, dans son imagination juvénile, songeait à la pampa, aux galopades sans fin dans la steppe sans limites, parmi les escadrons de chevaux sauvages.

Valborg lui avait dit en riant :

— Vous deviendrez peut-être un capitaine de gauchos ! En tous cas, attendez encore quelques années, et si cette existence rude, mais vivifiante vous séduit toujours, eh bien ! soyez tranquille, dans nos plaines, il y aura place pour votre activité.

Ainsi, dans les conversations du bord, bercées par la houle de l'Atlantique, se précisait l'avenir nouveau de ce groupe d'hommes d'élite jetés à la suite d'une aventure étrange en dehors de leur destinée normale.

ÉPILOGUE

Le jour du départ pour l'intérieur était arrivé.

Cinq cents kilomètres environ séparaient Buenos-Aires du domaine de Fionia.

A la prière de sa fille, toute joyeuse de cette longue excursion aux côtés de son fiancé, M. Valborg avait décidé d'effectuer le voyage en automobile. D'ailleurs, au travers de la pampa plate et uniforme, l'énorme distance représentait en réalité une simple promenade dans la puissante limousine, aux rouages soigneusement vérifiés. En moins d'une dizaine d'heures, elle serait franchie.

Les compagnons de l'ingénieur devaient prendre un train express.

Par discrétion, et sous prétexte d'une antipathie irraisonnée pour la locomotion moderne, Mme Delmont se joignit à eux, emmenant son fils avec elle.

Par une matinée radieuse, Paul Vigy s'assit donc de nouveau sur le strapontin où il avait vécu des heures d'angoisse. Grâce à un ingénieux dispositif, toutes les glaces étaient rentrées dans leurs cloisons : on pouvait ainsi voyager à l'air libre en défiant la chaleur.

Auprès de son père, dans cet écrin roulant où le jeune soleil du matin découpait des plaques d'or, Freya avait pris place, face au jeune homme, et dans ses yeux charmants, elle laissait se refléter l'image de celui qui l'aimait.

Ah ! oui ! il l'aimait ! Non plus comme une femme de chair périssable, mais comme la synthèse vivante de tout ce qui, sur la terre, représente la noblesse, la pureté, la beauté idéale !

La limousine démarra, des faubourgs interminables se déroulèrent, puis, à leurs portes mêmes, la pampa commença brusquement.

D'immenses étendues vertes déployèrent leurs nappes d'émeraude, tachetées de distance en distance par les tuiles rouges des fermes aux toits surbaissés.

Des taureaux, des vaches, des moutons, des chevaux croissaient et se multipliaient en absolue liberté.

De temps à autre, des groupes d'arbres surgissaient, îlots plus sombres de cette mer de verdure. Dans le cercle immobile de l'étendue plate, toujours semblable, l'horizon n'avait d'autre limite que la ligne de courbure de la terre.

Parfois, des mirages lointains faisaient apparaître des lacs imaginaires et des futaies verdoyantes dans la réfraction de la lumière ; les sonnaillies d'un attelage de mules se répercutaient en tintements cadencés dans le calme profond d'un air transparent ; leur voix de cristal troublait seule le mélancolique et religieux silence de la steppe.

Plus on avançait en une course rectiligne qu'aucun obstacle ne semblait devoir rompre, plus les taches roussâtres des troupeaux épars se comptaient nombreux.

— Voilà notre vraie richesse, dit Valborg, elle vaut mieux que toutes les mines des Andes.

— Vous avez beaucoup de têtes de bétail ? interrogea Vigy, devenu anxieux de percer les secrets d'un spectacle si nouveau pour lui, industriel du fer et de l'acier.

— Je n'en sais pas le compte, répondit sans vanité apparente le Danois, car nous ne dénombrons pas les bandes sauvages errantes dans la pampa, tout ce que je puis vous dire, c'est que, dans mes luzernières, j'ai quelque chose comme 50,000 bœufs.

— Cinquante mille bœufs ! Des luzernières pour nourrir une telle population, combien donc en faut-il d'hectares ?

— Oh ! mon cher Paul, ici nous ne comptons pas par hectares, mais par lieues carrées. J'ai douze lieues carrées de luzernes, 20,000 hectares environ, si vous voulez.

Ces chiffres colossaux jetaient l'ingénieur dans la stupéfaction. Freya jouissait tendrement de son ahurissement.

— Mais oui, continuait Valborg, c'est sur des champs de luzerne que se sont édifiées les grandes fortunes de ce pays.

Songez, sur une lieue carrée de luzerne, on peut engraisser 4,000 bœufs produisant un bénéfice par tête de 90 francs, laissant une soule nette de 50 0/0, tous frais de culture payés.

— Alors, fit Paul Vigy, se livrant mentalement à des calculs vertigineux, votre seul élevage en luzernières produit un revenu annuel d'au moins deux millions de francs !

— Mon Dieu, oui, et ce n'est qu'un coin du domaine.

Une gêne pesa sur l'esprit du jeune homme, et il regretta de s'être laissé aller, par simple dilettantisme de calculateur, à une appréciation qui mettait ainsi en relief

le monceau d'or qu'il allait trouver dans la corbeille de mariage de Freya.

Qu'était son usine de Mont-Saint-Martin à côté de ce prodigieux amas de capitaux, dont les revenus doubleraient tous les trois ans, par leur puissance même !

Mais la douce Freya était là qui lisait maintenant dans le cœur de son fiancé comme en un livre ouvert, et par un sourire ou un serrement de main elle le ramenait à la réalité, au bonheur !

Les voyageurs déjeunèrent à mi-route d'un menu argentin, dont les plats principaux étaient la « carbonada de mouton » et le « puchero », où paraissaient être réunis tous les légumes de la création.

Puis, de petites villes s'espacèrent, cosmopolites. Dans l'une, au passage, on entendait les chansons légères de l'Italie; dans une autre, des sons gutturaux rappelaient le commun adversaire germanique.

La pampa, toujours identique à elle-même, fuyait, sous les rayons ardents d'un jour d'été, dans sa mélancolie infinie...

Aux dernières heures de l'après-midi, la limousine quitta la grand'route de Cordoba et tourna à gauche.

— Nous approchons, dit Freya, voici déjà les premiers champs de blé.

— En effet, répondit son père, et je t'annonce que cette année, la moisson sera superbe.

L'automobile glissait au milieu d'un champ de blé immense, limité seulement à l'horizon, comme l'océan, par l'intersection de la plaine et du ciel.

— Vous avez de grandes étendues en froment? interrogea Vigny.

— Environ autant d'hectares qu'en luzernes. Un quart du domaine est jaune clair, un autre quart vert foncé. Une moitié seulement a conservé la teinte naturelle des forêts et de la prairie primitive.

Maintenant, des couleurs nouvelles, plus délicates encore, apparaissaient. La voiture faisait route à l'Ouest. Devant elle, un globe énorme, pareil à une grosse orange descendait vers la terre. Au-dessous de lui, une ligne lointaine, très lointaine, visible pour la première fois, dressait un rebord au plateau jusque-là sans limites.

C'était la Sierra de Cordoba.

Sur son déroulement imprécis de ruban, le soleil s'aplatit à l'horizon.

L'astre disparu, sur ses traces de lumière la nature s'embrasa.

Une gloire immense de flammes envahit l'étendue; striant ses rayons, l'apothéose évolua. Des mousselines de nuages, bordés de pampre, flottaient aux franges de la lumière. De rouge, celle-ci devint lilas, puis glycine. Une lueur mauve couvrit l'or des blés, le vert-de-gris des pacages.

A l'Est, en arrière d'un rideau d'émeraude, montait le firmament.

Les voyageurs roulaient au centre d'un décor magique de féerie.

Et presque soudainement, tout se décolora, la nuit tomba brusquement, tout en saphir, dans la hâte tropicale.

Un calme prodigieux emplit la pampa.

La voiture serpenta sur un chemin sablé. Un parc immense, aux feuillages encore frémissants de la chaleur du jour, s'était ouvert devant elle, entre des lignes de barrières blanches.

Par-delà, une vaste pelouse, une habitation somptueuse apparut. Sa haute loggia vitrée, ensevelie sous des fleurs éclatantes, dominait un long péristyle aux marches couleure de neige.

Dans la courbure de l'arrivée, Freya, penchée vers l'Orient où les astres s'allumaient, tendit le bras vers une constellation inconnue.

— La Croix du Sud, dit-elle gravement, c'est ma constellation préférée.

Et elle se signa.

L'automobile s'arrêta et, sous les étoiles éternelles, les deux fiancés, la main dans la main, montèrent vers la demeure qui s'ouvrait devant l'exilé, lui offrant l'asile d'un amour nouveau, en échange de la patrie perdue.



Le jour où la Danoise et l'Alsacienne reçurent ensemble, dans l'église de Carlotta les deux anneaux d'or semblables qui consacraient leur bonheur, le drapeau tricolore flotta à côté de l'étendard du Daneborg, sur le plus haut bâtiment du domaine de Fionia.

Ainsi l'avait voulu Freya Valborg, devenue Française, et plus d'un regard se mouilla, parmi les exilés venus de Lorraine, en voyant flotter, sous les cieux où brille la Croix du Sud, les trois couleurs pour lesquelles, dans une lutte imaginaire et pourtant périlleuse, ils s'étaient lancés en paladins de légende.

Et maintenant, chacun d'eux a pris sa place dans l'immense ruche, et la vie normale a recommencé pour tous au rythme fécond de l'ordre et du travail.

Mais, au fond de l'âme de ces hommes qu'une étrange destinée transplanta, des regrets demeurent, que rien ne prescrit, et des espoirs survivent, que rien ne saurait abattre.

Des regrets, car souvent, sur la terre étrangère, monte à la gorge une constriction douloureuse, fille de la nostalgie : car elle est profonde la brisure, même volontaire, avec le sol natal, avec les souvenirs de l'enfance, avec la demeure ancestrale pleine des choses du passé.

Des espoirs, car l'oreille tendue vers la France, ils savent qu'un jour viendra où la chimère qu'ils s'étaient forgée se dressera, réalité vivante : car ils gardent au fond du cœur l'espoir des jours meilleurs dans lesquels les patries reflleurissent et l'espoir de grandeur future promise par l'histoire du passé.

Si cet espoir recule encore, ils transmettront à leurs enfants le flambeau du patriotisme ancestral; ils leur infuseront, en même temps, ce culte de l'Idéal par lequel seulement les nations sont grandes et leurs efforts durables.

Car ce n'est pas par la culture incertaine

de la Science que peuvent germer les moissons morales par lesquelles les peuples acquièrent une vitalité meilleure.

L'homme, au cours des âges, s'est rendu maître des éléments.

Il fit jaillir le feu de deux cailloux entrecroqués, et, ce soir-là, il dut se croire l'égal de Dieu, créateur du Soleil.

Puis, un jour, bien des siècles plus tard, « le cœur revêtu d'un triple airain », il se risqua sur les flots dans un tronc d'arbre creusé. De cette pirogue fragile, il fit des trirèmes, des caravelles et des paquebots. Il découvrit la Terre et, ayant achevé le tour de sa planète, mesuré sa petitesse dans l'infini, son orgueil illogique commença à douter du Créateur.

Alors la Science parut : elle lança sur les routes, au travers des continents, des machines formidables; elle supprima les distances; elle transporta la pensée de l'homme instantanée, puis sa parole, semblable à elle-même, à l'extrémité du monde. Ne doutant plus de sa puissance sans bornes, elle ajusta des ailes aux cylindres de ses machines et lança l'homme, à son tour, vers les nuées.

Et ce jour-là, l'homme, pauvre ver de terre qui s'élève sur un brin d'herbe, croyant escalader l'univers, cessa de croire à l'Idéal pour se tourner vers la Science.

Mais l'Idéal demeure.

Aujourd'hui, comme hier, parmi les lumières de la civilisation comme parmi les ténèbres de la barbarie, l'âme seule peut tenter l'ascension des cieux, et, de cet Idéal, le Patriotisme reste une des formes les plus pures.



C'est imprégnée de ces principes éternels que là-bas, dans l'Argentine aux plaines sans bornes, aux tapis de moissons éclatantes, vit et travaille la petite colonie française que créa l'erreur d'un soir.

Pour elle, la Patrie où elle ne peut rentrer est toujours présente.

Elle attend dans le labeur quotidien et la paix de l'âme l'heure à laquelle ceux de ses membres en âge de porter les armes pourront repasser l'Océan et lutter, cette fois, sur des champs de bataille véritables.

Cette heure sonnera : la justice imminente peut être lente, elle arrive toujours pour les opprimés qui ne s'abandonnent point.

Les Alsaciens-Lorrains sont de ceux-là. Et il est profondément touchant qu'à l'autre bout du monde quelques exilés espèrent, sans la redouter, cette heure de réparation nationale, alors qu'au cœur même de la France mutilée des oublieux écartent comme importune, et des trembleurs comme impossible, la vision de Gloire et de Rédemption !

✂ CAPITAINE DANRIT,
(Commandant DRIANT.)
FIN

Les numéros 727 à 753 contenant les récits complets jusqu'à ce jour de *Bras-de-Fer*, des *Dix Yeux d'Or* et de *l'Alerte!* qui prend fin dans ce numéro, seront envoyés franco contre mandat-poste de 4 francs adressé au *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris (2^e).



LA TOILETTE DES FEMMES MAURESQUES

Dans l'intérieur les femmes mauresques portent une chemise en gaze à manches courtes et un pantalon en calicot blanc nommé seroual.

Mais quand elles s'habillent pour une cérémonie elle revêtent le djubbé, ou tunique sans manches qui leur descend jusqu'à mi-jambe. Parfois, entre la chemise et le djubbé, elles mettent une veste serrante appelée djabadoli.

Il arrive que la redingote ou djubbé soit riche, de soie brodée d'or; elle

prend alors le nom de r'lila. Pour coiffure, les Mauresques portent généralement une calotte de soie noire sur laquelle on applique un foulard de couleur éclatante, rayé d'argent ou d'or.

Indépendamment de la redingote, les Mauresques mettent, pour sortir dans la rue un haïk, manteau de soie ou de laine, long de cinq à six mètres et large de deux, qui les enveloppe ou peut les envelopper presque tout entières. R. D.

Palmarès de Notre Concours de Mars LES ANIMAUX FANTASTIQUES

Les dessins représentant les animaux étranges ont été établis en calquant, pour ainsi dire, sur des photographies du Muséum, les diverses parties du corps des 23 animaux dont il s'agissait de nous donner la liste. Beaucoup de concurrents ont confondu certains de ces animaux ou en ont omis plusieurs. Pour décerner les 50 prix, nous avons dû prendre d'abord les envois dont l'auteur avait omis ou confondu un des animaux, puis deux et enfin trois animaux. Conformément aux conditions du Concours, la question de classement nous a permis de départager les envois ex-æquo de chaque catégorie.

1^{er} Prix : UN PHONOGRAPHE A DISQUES PATHÉ, avec 10 morceaux choisis.

M. H. PINCHON, à Beauvais.

2^e Prix : UN GLYPHOSCOPE, appareil photographique de la maison du VÉRASCOPE RICHARD.

M. E. DELORME, à Pantin.

3^e Prix : UN EXERCISEUR de la célèbre marque SANDOW.

M. ETIENNE COSTAOUEC, à Lorient.

4^e au 6^e Prix : UNE JUMELLE.

MM. G. BOISTAY, Paris; R. BASSET, Clermont-Ferrand; D. JOLIDON, Montbéliard.

7^e au 10^e Prix : UN BRONZE.

M^{lles} CHAPÈS, Agen; LA PORTE, Toulon; MM. E. ROULLET, Gruet (Vendée); RICHÉ, Lagny.

11^e au 20^e Prix : UNE ÉPINIGLE DE CRAVATE.

M. BÉTOULINSKY, Berck-Plage; M^{lles} BASTARD, Courçon-d'Aunis; MM. A. HEUDIER, Lorient; H. PÉRON, Paris; A. ZIBERMANN, Nice, J. HALMAUT, Matignon; COCHART, Paris; A. CLEPMONT, Le Mans;

SOLUTIONS

Première question.

L'animal que représentait le dessin était formé avec sept animaux différents:

Tête : Tapir;	Cornes : Chamois;	Cou :	Dos : Chameau;	Arrière-train et pattes de derrière : Eléphant;	Queue : Kangourou.
Girafe;	Avant-train et pattes de devant :				
	Rhinocéros;				

Deuxième question.

Le second animal était un composé de cinq animaux différents :

Tête : Lynx;	Avant-train et patte gauche de devant : Lion;	Patte droite de devant : Panthère;	Corps et patte gauche de derrière : Tigre;	Patte droite de derrière et queue : Chien (épagneul).
--------------	---	------------------------------------	--	---

Troisième question.

Le troisième animal était un composé de cinq animaux différents :

Tête : Bison;	Corps : Daim;	Avant-train et pattes de devant : Zébu;	Pattes de derrière : Zèbre;	Queue : Cochon;
---------------	---------------	---	-----------------------------	-----------------

Quatrième question.

Le quatrième animal était un composé de six animaux différents :

Tête : Sanglier;	Bois : Chevreuil;	Arrière-train et pattes de derrière : Lièvre;	Avant-train et pattes de devant : Loup;	Corps : Hyène rayée;	Queue : Renard.
------------------	-------------------	---	---	----------------------	-----------------

Question de classement.

Ce concours a paru à nos lecteurs plus difficile que nous ne pensions et un bon nombre de nos devineurs habituels dont la perspicacité s'est trouvée en défaut, ne se sont pas sentis assez sûrs d'eux pour y prendre part.

Aussi le nombre total d'envois n'a-t-il été que de 589.

G. CHAMPAVÈRE, Saint-Etienne; J.-N. DOROBANTZOU, Bucarest.

21^e au 30^e Prix : UNE BONBONNIÈRE.

M. TRIBOUILLARD, Montélimar; M^{lles} A. NAIGEON, Trouhans (Côte-d'Or); MM. BOSREDON, Grand-Brassac; L'HEISSE, Malakoff; ANSEAU, Paris; L. MARY, Vésinet; V. LAMBERT, Laval; M^{lles} J. LAMBERT, Laval; MM. P. ADREANI, Nice; MONDON, les Andelys.

31^e au 40^e Prix : UN PORTE-MONNAIE.

M^{lles} PHILÉAS, Lorient; MM. E. FENOT, Les Andelys; A. CLABAUT, Amiens; MM. GRENIER, Villemombe; P. VALMY, Saint-Hilaire; J. SUEUR, Cambrai; F. LE NY, Lorient; SIRDEV, Talmay; G. DELANERY, Saint-Hilaire; R. MORIZE, Drancy.

41^e au 50^e Prix : UN CANIF.

MM. L. BERNARD, Bourbon-Larchambault; E. CRENNE, Lorient; M^{lles} M. BORDREAU, Nogent-s.-M.; MM. A. LETONNELIER, Pantin; E. GUÉRAN, Lorient; A. BÉNARD, Civray; DROUX, Montmirail; A. LAMÉ, à Langeais; BELVAL, Boulogne-sur-Mer; Y. PÉRISSE, à Saint-Gaudens.